

# Violence(s). La passion de détruire

Pour commencer, écrivons quelques mots sur le titre de cet ouvrage ; la passion de détruire n'est-elle pas le propre d'un plaisir caché ? Un souvenir remonte à ce sujet : lorsque Freud achève un de ses ouvrages préférés, *Totem et tabou*, il relie le meurtre du père dans la horde primitive aux fantasmes de la névrose obsessionnelle, avant de se raviser pour indiquer que dans les cures psychanalytiques de ces patients, il ressort régulièrement qu'ils ont bien agi, enfant, leurs désirs destructeurs, lors de petits meurtres ou autres exactions. D'où la fameuse conclusion de ce livre : au début était l'action.

C'est un des grands mérites de l'ouvrage de F. Marty, infatigable explorateur des cliniques de la violence, d'ouvrir à nouveau cette porte pleine de configurations diverses. Dans cet ouvrage collectif, les violences, des plus (apparemment) banales aux plus folles, se déploient en investiguant la cruauté, le plaisir négatif à défaire, imposer sa loi inique, infliger à l'autre une souffrance intolérable, à la façon d'un déplacement de ses traumatismes sur l'autre. *A minima* au moins, cette violence n'est pas sans rappeler celle qui existe en nous, tapie dans les profondeurs de notre vie psychique, prête à surgir lorsqu'une étincelle met le feu au lien. Pour trouver un indice, il suffit de se souvenir d'une colère, saine ou non, pour envisager le stock de haine en soi, heureusement limitée par le travail de civilisation suggéré par S. Freud.

F. Marty nous propose d'embarquer dans ce voyage qu'Ulysse n'aurait pas renié, penser la violence pour mieux pouvoir la traiter. Les auteurs qui se succèdent pour évoquer la violence qui leur parle, celle qui aiguille leurs travaux sur ce sujet, ouvre un éventail aussi large que précis, tandis que la fin de l'ouvrage est consacrée, originalité du projet, à l'interview de Roland Gori. Toujours au contact de l'actualité la plus saisissante, R. Gori suggère la responsabilité des médias et leur impact lorsqu'ils font d'un tueur une star alimentant la mécanique rhétorique d'une idéologie fasciste comme celle de Daesh. Ajoutons qu'auparavant, la mort et le bouche à oreille construisaient la légende d'un homme ; aujourd'hui, les médias fascinent les foules en portant au pinacle des tueurs ; certes, la fascination pour les tueurs en série n'est pas récente : la série *Mindhunter* retrace par exemple la montée de ce phénomène dans les années 1970. Certains médias participent de façon active et complice à un retournement de valeur : celui qui est violent est éclairé sans discours contradictoire par les médias, comme si la face négative de l'être humain devenait attractive en soi, attirant notamment l'attention des sujets les plus fragiles. Ce qui trouve un écho avec la proposition de R. Gori selon laquelle les fascismes sont les monstres que nous avons fabriqués, à la façon d'un retour du clivé. Il dresse un constat implacable : face au désinvestissement d'une parole politique authentique, enthousiasmante, le populisme et ses idées aussi violentes que saugrenues ou simplettes prennent davantage d'ampleur.

Dans un premier temps organisé autour de la clinique du passage à l'acte, P. Robert souligne l'importance de la famille en tant que premier contenant du sujet ; la famille est censée détenir le pouvoir de transformer les éléments bruts du psychisme de chacun de ses protagonistes. Là encore, les situations cliniques les plus folles se dessinent, à la façon d'un transfert négatif passant par une attaque du cadre et de ses fonctions phoriques. Le clinicien investit alors son cadre comme un tiers invariant face à une famille aliénée, en panne de liens constituants.

*A contrario* du plaisir d'aimer et de vivre, M. Ravit attire notre attention sur les effets transférentiels produits sur le clinicien à l'écoute de patients incarcérés pour des faits graves. Recevant les formes clivées de la subjectivité du patient, l'auteure souligne l'importance d'être à l'écoute de soi en même temps que celle de l'autre, afin de mieux comprendre les objets partiels déposés projectivement, mouvement psychique significatif des défaillances précoces de l'environnement.

L'adolescent incarcéré, étudié par J. Arotcharen, est confronté à des expériences désubjectivantes comme la rage de se sentir petit, plaçant ces adolescents dans une insularité psychique insupportable. Les témoignages poignants de ces adolescents à la vie psychique souvent chaotique suggèrent que les auto-agressions relèvent d'une violence institutionnelle retournée contre soi : à défaut de pouvoir lutter contre son sentiment d'impuissance, il ne reste plus que « la réappropriation de son territoire corporel », à la limite de la dépersonnalisation. Offrir un espace de parole à ces adolescents est à la fois un cadeau et une offre de soin, comme une première esquisse de réparation d'une histoire fracturée.

Le propos d'E. Bonneville-Baruchel confirme les formes de violence institutionnelle lorsqu'elle explore les institutions de soin, qu'elles concernent des personnes âgées, vulnérables ou touchées par un handicap. Lorsque l'institution est avant tout préoccupée défensivement par les éléments persécuteurs générés par le groupe, elle a tendance à réagir par un diktat producteur d'un discours homogène : aucune tête ne doit dépasser, chaque patient doit devenir autonome. Inutile de tourner autour du pot : les orientations cliniques voulant objectiver le discours d'un patient sont souvent complices de ces pratiques politico-institutionnelles désubjectivantes, en toute accointance avec les univers entremêlés d'Orwell et de Kafka.

Dans un second temps consacré à la violence et la société, l'Histoire ne peut ainsi être élaborée qu'à condition qu'elle soit reconnue, afin d'élaborer un récit transmissible et critiquable, indique ainsi M. Feldman, tandis qu'I. Gernet montre comment le monde du travail est infiltré par le retour du sexuel délié. Les défenses qui en découlent portent la marque de l'érotisation de la souffrance via une maltraitance source de cruauté ou d'humiliation. Investigant le domaine de l'institution militaire, C. Gheorghiev et J.-P. Rondier soulignent que lors du passage à l'acte, le sujet ne rencontre pas tant son symptôme qu'il devient le symptôme. M. Mansouri décrit les violences du politique sur les jeunes délaissés par la république, soumis à une forme de déprivation d'état. Face au désespoir qui les enveloppe, il ne reste plus qu'à donner un sens à leur mort, à défaut d'en trouver un à leur vie.

L. Amsili ouvre le troisième temps de l'ouvrage consacré au terrorisme ; le départ de certaines adolescentes en Syrie est interprété comme une tentative agie de remaniement des liens familiaux, une fuite en avant résonnant comme une impasse des enjeux de séparation mère-fille. Prenant là où il se trouve le discours radicalisé, P. Cotti analyse un passage à l'acte terroriste comme la conséquence d'un désinvestissement mélancolique du monde, pour mieux retrouver dans la mort une figure divine présente et fiable. C. Duchet revient sur le drame du Bataclan en reprenant sa brillante idée d'une névrose traumatisée. Elle conclut son propos sur l'idée que la psychanalyse relève d'une démarche de soustraction à l'emprise, maternelle et/ou familiale, pour soutenir l'existence d'un désir propre.

Cet ouvrage trace le parcours de toutes les désubjectivations et toutes les absences, violentes en creux. Il empêche l'oubli ou la répression de qu'on aimerait oublier, pour mieux représenter le caractère divers et complexe de toutes les violences. A la fin de ce voyage, nous voilà remués mais lucides, prêts à affronter le monde ; ce n'est pas la dernière de ses vertus.